

L'ENTRETIEN DU MOIS

Manitas de Plata était son oncle... Mickaël Rey raconte la star mondiale du flamenco, et l'homme qu'il fut au quotidien...

- « Il était la star, "l'homme aux mains d'argent"... »
- « Nous les musiciens gitans du flamenco, nous jouons "à l'oreille", sans partitions, ni notes de musique... »
- L'ami de Brassens, Picasso, Dali... était resté un homme simple et très généreux
- « Manitas de Plata a vendu 93 millions d'albums ! »
- Quand s'éteignent les rampes de la scène...
- « Il a fait fortune... Mais il l'a dépensée, pour lui et surtout pour d'autres... »
- Le génie du flamenco a vieilli dans la pauvreté et la tristesse...



Un entretien
avec M. Mickaël Rey

« Manitas, c'était un Gitan fier, qui aimait être toujours « bien mis »... »

Un concert avec lui, ce n'était pas un concert. Je ne saurais pas comment dire... C'était beaucoup plus qu'un spectacle...

Picasso, qui était son grand ami – il l'appelait « mon fils » – disait à Manitas : « Dans ton art, tu es plus fort que moi ». Il avait pour le flamenco, la guitare, l'imagination qu'un grand peintre doit avoir pour son art, la peinture... », nous a confié Mickaël Rey.

Manitas de Plata... qui n'a au moins entendu résonner un jour à ses oreilles ce nom chantant, à l'accent catalan ?

Pendant plus d'un demi-siècle Manitas de Plata a été le musicien et chanteur de flamenco et de rumba catalane le plus célèbre du monde : 83 disques enregistrés sous 5 labels et 93 millions d'albums vendus, sans parler des innombrables concerts donnés sur toute la planète, dont le dernier à l'Olympia en octobre 2012, à 91 ans...

Le grand artiste gitan est mort voici un peu plus d'un mois, à l'âge de 93 ans, dans une quasi pauvreté.

Son neveu, Mickaël Rey, était de passage à Carhaix, au Centre Missionnaire, il y a quelques jours. Lui-même ancien chanteur et joueur de flamenco, il a accompagné son illustre

oncle dans plusieurs tournées internationales, alors qu'il faisait partie d'un groupe à la notoriété bien établie : Los Reyes, dérivé des fameux Gipsy Kings...

M. Rey a bien voulu évoquer pour les lecteurs de Regard d'Espérance le souvenir qu'il garde du grand artiste que fut Manitas de Plata : le guitariste de génie, le fier Gitan attaché à son peuple, mais aussi l'homme, au quotidien de ses jours...

Ses mots affectueux et authentiques en dessinent un portrait « d'ombre et de lumière », jusqu'aux ultimes instants de sa vie, qu'il a passés à ses côtés, lui tenant la main et lui parlant de sa destinée éternelle...

■ Voudriez-vous vous présenter brièvement ?

« Je m'appelle Mickaël REY, mais parmi mon peuple gitan, j'ai un surnom par lequel je suis beaucoup plus connu que par mon nom : Baule. En fait, c'est le prénom Paul en catalan... »

J'ai 37 ans. Jusqu'en 1997, j'ai été musicien de flamenco. Je jouais de la guitare, du synthétiseur. Je faisais partie d'un groupe nommé Los Reyes, dérivé des Gipsy Kings, et j'ai eu l'occasion de partir plusieurs fois en tournées, pendant 3 ans, avec Manitas de Plata : il était la « star », qui faisait la première partie des concerts, et nous faisons la deuxième...

Puis l'Évangile a changé ma vie. Et je suis aujourd'hui pasteur, prédicateur de l'Évangile.

J'habite à Montpellier depuis 7 mois, avec ma femme et mes quatre enfants : Francky, Rachel, Léana et Déborah. Nous habitons auparavant à Tarascon, entre Arles et Avignon. »

■ Vous avez donc très bien connu le plus grand et le plus célèbre des musiciens du flamenco, chanteur et guitariste mondialement connu : Manitas de Plata, qui est décédé dans la nuit du 5 au 6 novembre dernier, à l'âge de 93 ans... Qui était-il pour vous ?

« Manitas de Plata, c'était son surnom catalan, qui signifie en français « petites mains d'argent » (NDLR : équivalant approximativement des expressions françaises : « doigts de fée » ou « mains en or »...)

Mais son vrai « nom » parmi les Gitans catalans – c'est-à-dire son vrai surnom – c'était « Blond », parce qu'il avait le teint pâle et les yeux bleus.

Son nom d'état civil était Ricardo Baliardo. Mais tout le monde le connaissait par son nom de scène : Manitas de Plata.

Pour moi, Manitas, c'était d'abord mon oncle. Celui que j'appelais « tonton »... Ma grand-mère était sa sœur, et il était donc en fait l'oncle de ma mère, et mon grand-oncle... mais il était « tonton Manitas » pour nous tous.

C'est un homme qui a « profité de la vie », a gagné beaucoup d'argent grâce à son immense talent. Il a vendu 93 millions de disques ! Il a joué avec les plus « grands », a été plusieurs fois « Disque d'Or ». Il est souvent allé aux États-Unis et est devenu l'ami de célébrités comme Steve Mc Queen, Liz Taylor, Paul Newman... Nous avons à la maison des photos de lui avec ces « stars », et aussi avec la

Reine d'Angleterre. Il était grand ami de Picasso, de Salvador Dali...

Je l'ai souvent fréquenté dans mon enfance, car la grande famille se réunissait chaque été à Palavas-les-Flots, où il venait souvent nous voir. Je me rappelle encore de ce jour où ma mère et lui me cherchaient partout dans le campement, parce que nous, les enfants, courions partout parmi les caravanes... ils arrivent dans une Rolls-Royce blanche avec un intérieur en cuir bordeaux – je m'en souviens car cela m'a marqué – et ma mère me dit : « Monte vite, il faut qu'on parte ! »... Et nous sommes partis en Rolls-Royce.

Nous avons toujours gardé des liens familiaux.

Il était très généreux : il avait un frère et trois sœurs, dont ma grand-mère, et a toujours été très généreux avec eux : c'est lui qui a payé tous les mariages de mes oncles et tantes, les premières voitures des uns et des autres, puis il leur achetait encore souvent des voitures neuves... Il aidait la famille, les amis. Il donnait facilement. Ce n'était pas un homme qui aimait accumuler des maisons, des terrains... Il ne vivait pas pour l'argent et les biens matériels.

Je me souviens des cartes postales que ma grand-mère recevait chez elle à Tarascon, et qui venaient d'un peu partout dans le monde :

« Ma petite sœur, c'est ton frère Manitas qui t'écrit. Je suis en tournée (...), et je pense à toi. Quand je rentrerai je viendrai te voir. Si tu as besoin de quoi que ce soit, fais-toi prêter de l'argent, je le rembourserai à mon retour... »

Oui, c'était un homme généreux et gentil ! »

■ **La notoriété, puis la célébrité mondiale, ne l'ont donc jamais séparé de sa famille, de ses racines, de son peuple... Il n'est pas devenu l'homme inabordable que deviennent certains artistes – ou autres – happés par le « star-system » ?**

« Non ! Ni lui, Manitas de Plata, ni les Gipsy Kings – qui sont eux aussi aujourd'hui des artistes de renommée internationale, et dont les parents étaient ses cousins germains.

Ils ne vivent pas « sur un nuage », mais simplement, avec leur famille. Chez nous, Gitans, même quand on a beaucoup d'argent, l'essentiel dans la vie reste la famille, les enfants, les amis, la vie commune... »

■ **Vous l'avez accompagné dans plusieurs de ses tournées internationales, en tant que musicien et chanteur ; quand cette carrière musicale a-t-elle commencé pour vous, et comment en êtes-vous venu à jouer auprès de Manitas de Plata ?**

« C'est à l'âge de 12 ans que j'ai commencé à me rendre compte que j'avais « l'oreille », c'est-à-dire que j'avais l'oreille musicale.

Car il faut bien comprendre qu'il est très rare parmi les Gitans catalans qu'un chanteur ou un musicien fasse l'école de musique. Nous jouons à l'oreille. C'est aussi vrai pour Manitas de Plata que pour les Gipsy Kings ou de jeunes musiciens aujourd'hui...

En commençant à pianoter sur le « synthé », vers l'âge de 12 ans donc, j'ai vu que je pouvais jouer assez facilement, que je savais chanter...

La musique, et le flamenco surtout, m'attiraient énormément. J'ai donc joué, et progressé. Et c'est à l'âge de 17 ans que je suis parti faire mes premières tournées de concerts avec un groupe connu, appelé Los Reyes. C'était au milieu des années 1990.

Nous allions dans toute l'Europe, et jusqu'en Russie, où il faisait - 35° C le jour de notre arrivée...

Nous faisons des concerts aussi bien dans des cabarets que dans de grandes salles. Et environ 6 mois plus tard,

Antonico Reyes, le leader du groupe, a eu l'idée de proposer à l'oncle Manitas – c'est comme cela que nous l'appelions – de venir avec nous dans ces tournées et de faire la première partie de chaque concert, Los Reyes faisant la deuxième.

Car le premier instrument du flamenco, même s'il y en a aujourd'hui beaucoup d'autres, comme les synthétiseurs, les batteries, les congas..., reste la guitare !

Manitas de Plata a accepté la proposition, et c'est comme cela que j'ai commencé à jouer et chanter à ses côtés.

Il avait plus de 70 ans à l'époque, mais il était en pleine forme. C'était quelqu'un qui soignait sa forme physique...

Cette idée de lui faire faire des concerts avec nous était très bonne. Ces concerts ont eu beaucoup de succès. Nous avons tourné en Italie, sur l'île de Malte... et entre nos tournées communes, il continuait à faire ses propres concerts...

Quand après son décès, France 3 m'a interviewé, j'ai pu dire que « nous étions des artistes, mais lui, c'était la star ! »

Il montait seul sur scène, avec sa guitare, et jouait pendant une heure ; et nous, après, nous étions douze chanteurs et musiciens... Et à la fin du concert, c'est lui que le public rappelait sur scène ! »

■ **Manitas de Plata, lorsqu'il a commencé à jouer du flamenco, notamment lors des pèlerinages gitans aux Saintes-Maries-de-la-Mer, était très jeune et ne savait pas lire les notes de musique, comme vous l'avez souligné. Longtemps, il n'a accepté de jouer que dans des cercles du peuple gitan, pour n'oser monter vraiment sur scène qu'une dizaine d'années après la mort de son illustre prédécesseur dans la musique gitane : Django Reinhardt. C'est alors, dans les années 1960, qu'il fonde avec son fils « Manero », son frère Hippolyte et leur cousin José Reyes le groupe Los Baliardos...**

Mais là encore, comme tout au long de sa vie, Manitas de Plata joue le flamenco « d'instinct »... ?

« Il n'a jamais lu une partition, ni regardé une note de musique pour jouer de la guitare ! Je ne sais pas comment qualifier sa façon de jouer, mais je dirais que c'était de la musique pure, « sauvage »... »

Nous avions un programme, des mesures... Et si nous faisons une tournée de 20 concerts, c'était 20 fois le même. Lui, non, il improvisait.

Je me souviens, par exemple, d'un concert qui devait être filmé pour la télévision. Le responsable de l'émission lui demande ce qu'il va interpréter, et Manitas répond :

« Je ne sais pas... je verrai quand je serai sur scène et que je commencerai à jouer. »

Il faisait constamment de l'improvisation. Il avait eu l'occasion de jouer avec de grands guitaristes américains, dont McLaughlin, qui avait beaucoup aimé sa façon de jouer. Il prenait sa guitare, se concentrait et soudain c'était parti... et personne ne pouvait savoir ce qui allait suivre. C'était un génie.

Picasso, qui était son grand ami – il l'appelait « mon fils » – disait à Manitas : « Dans ton art, tu es plus fort que moi ». Il avait pour le flamenco, la guitare, l'imagination qu'un grand peintre doit avoir pour son art, la peinture... »

■ **Manitas de Plata avait aussi été l'ami de Georges Brassens, autre chanteur et guitariste célèbre, également né à Sète. Brassens lui avait même proposé d'enregistrer pour son disque effectué avec les grands joueurs de Jazz, en 1979, ce qui n'avait pas pu se concrétiser, faute de disponibilité de la part de Manitas...**

« Oui. Ils étaient du même quartier de la ville de Sète et étaient devenus de grands amis. »

■ **Avez-vous en mémoire un concert effectué en commun, qui vous ait particulièrement marqué, pour une raison ou une autre ?**

« Oui... Et c'était un soir où il refusait de monter sur scène !

Sans faire exprès, un neveu – un cousin à moi, donc – avait versé un peu d'alcool sur sa veste, en ayant lui-même été bousculé dans la loge. Et il refusait d'aller sur scène, fâché...

J'ai essayé de le convaincre. J'ai essayé de nettoyer cette veste... Mais il ne voulait rien entendre !

Alors je lui ai dit, gentiment :

« Tonton, il faut que tu y ailles. Sinon, moi, je ne pourrai pas être payé. Toi, tu n'as pas besoin de cet argent. Moi, j'ai besoin d'argent, de gagner ma vie... »

« Bon, d'accord – a-t-il dit – ce soir, je joue pour mes neveux et pour personne d'autre ! » Et il a pris sa guitare, est monté sur scène et a joué avec cette prestance qu'il avait toujours.

Manitas, c'était un Gitan fier, qui aimait être toujours « bien mis »...

Un concert avec lui, ce n'était pas un concert. Je ne saurais pas comment dire... C'était beaucoup plus qu'un spectacle.

Quand nous, Los Reyes, nous jouions, c'était un concert. Le public était présent, appréciait... Lui était capable de laisser la guitare et de chanter, puis de la reprendre, d'aller dans les rangs du public, de s'asseoir près d'un spectateur tout en jouant de la guitare...

Je l'ai aussi vu faire résonner sa guitare avec la seule main gauche, sans jouer sur les cordes de la main droite, qu'il levait en l'air !

Je ne sais pas comment il pouvait faire cela ! Et il n'y avait aucun trucage, rien... seulement du talent, du génie. Et le public ne se lassait pas de l'entendre et de le voir jouer ! Certains morceaux duraient jusqu'à 8 à 10 minutes, ce qui est très long ! Mais on l'écoutait, subjugué ! »

■ **Il savait donc créer avec son public une proximité, une connivence... ?**

« Oui et non... Car Manitas était particulier : un homme attirant, attachant, mais aussi fier et « sauvage ».

Brigitte Bardot, qu'il connaissait très bien, comme beaucoup d'autres artistes, disait qu'elle appréciait particulièrement cela chez lui, et racontait leur première rencontre :

Il était un jour à St-Tropez, avec le groupe Los Baliardos, quand on vient lui dire :

« Il y a une dame qui voudrait te voir. Elle s'appelle Brigitte Bardot, tu la connais ?... »

« Oui, je crois... » répond-il d'un ton bourru.

« Elle voudrait que tu viennes la voir chez elle. »

« Non. Si elle veut me voir, elle n'a qu'à venir me voir, elle ! »

Et B. Bardot avait aimé cela, parce que les hommes étaient généralement tous « à ses pieds », mais pas lui...

Elle est donc venue. Et il lui a joué un morceau, dont nous avons toujours l'enregistrement. Ils sont toujours restés amis par la suite.

Mais il était aussi capable de dire à son grand ami Picasso :

« Pablo, c'est quoi ce tableau ? »

« Je viens de le faire... »

« Ah... Il n'est pas beau. Là, tu ne peins pas très bien ! »

Manitas était comme cela, simple, direct, sans « chichi », « sauvage » ! »

■ **Voici quelques années, un journaliste de « La Dépêche du Midi » lui faisait remarquer que Picasso et Dali lui avaient offert des toiles, et lui demandait ce qu'elles étaient devenues... Il avait répondu qu'il ne savait pas, ne les ayant jamais retrouvées : « perdues ou peut-être volées » disait-il...**

« C'est vrai. Cela peut faire rire, ou choquer. Et je comprends les gens qui peuvent être outrés d'entendre cela, quand on sait la valeur marchande d'un tableau de Picasso aujourd'hui...

Mais je vais vous raconter deux anecdotes à ce sujet : un jour dans notre campement de Gitans où Manitas se trouvait, on voit un gamin qui passait à vélo avec un assez grand paquet sous le bras...

C'était un tableau de Picasso, que Manitas lui avait donné, comme cela...

Une autre fois, après une mauvaise journée, étant superstitieux comme beaucoup de Gitans catalans, il rentre chez lui où un tableau de Picasso était accroché à un mur :

« Tiens, s'exclame-t-il soudain, c'est ce tableau-là qui me porte la guigne, je vous dis qu'il me porte « la masque », allez, prenez-le et jetez-le ! »

Et le Picasso a été jeté ! Voilà, c'était aussi cela Manitas de Plata. L'argent ne comptait pas beaucoup dans sa vie... »

■ **Quels étaient les « secrets » de son talent et de son immense succès ?**

« Il avait une façon particulière de jouer, différente de celle d'un très grand guitariste de flamenco comme Paco de Lucia, l'un des meilleurs...

Manitas de Plata était capable de faire prendre au flamenco des styles différents, par exemple un style russe, de Polka... Sa façon de jouer était unique.

Il était très doué, avait énormément de technique, et une technique qui lui était aussi particulière. Une manière de « repiquer » comme nous le disons en catalan, un jeu des doigts sur les cordes, un jeu du pouce... une extraordinaire facilité pour jouer.

Avec le temps, à sa suite, des jeunes talents de flamenco catalan sont nés, dans notre famille, comme son petit-fils, le soliste qui joue avec le groupe Chico et les Gipsies... Mais tous, ils ont une façon classique de jouer, sans invention particulière.

Lui inventait, en permanence. Il créait, véritablement...

Son répertoire contenait presque exclusivement des morceaux composés par lui, dont certains sont très connus, comme le « galop de Camargue »...

Il n'a jamais fait une reprise !

Et il lui arrivait, après avoir composé un morceau, de continuer à l'enrichir sur scène, en improvisant une suite ! »

■ **Jouait-il également pour lui-même, par plaisir, ou pour la famille ?**

« Surtout pour faire plaisir aux autres, à la maison, pour la famille. Mais ce n'était pas quelqu'un qui jouait seul. Et il ne s'entraînait pas.

Je me souviens d'un soir où nous donnions un concert dans un grand théâtre italien. Il devait donc faire la première partie du concert, nous la seconde, comme je l'ai dit.

J'étais avec lui dans les loges, et je vois là un piano à queue. Je l'ouvre et commence à jouer quelques notes, dans notre style... Et le voilà qui se met à chanter un chant espagnol, un Fandango.

Au bout d'un petit moment, on vient lui dire qu'il va être

bientôt temps de monter sur scène...

Il prend alors sa guitare et commence à jouer quelques accords, en me disant :

« Allez, il faut que je m'échauffe un peu ! »...

Et je lui demande :

« Tonton, tu joues beaucoup à la maison ? »

« Non, mon fils, j'ai pas le temps de jouer, avec la vie que je mène... Je joue comme ça un peu avant de monter sur scène, et puis c'est bon. »

Je crois que des gens peuvent jouer de la guitare, ou faire tout autre chose, en s'entraînant, et en y passant beaucoup de temps... Chez lui, c'était un don. »

■ **Comment vivait-il, en dehors de ses tournées de concerts, chez lui, dans le quotidien des jours ?**

« Je connais moins ce côté de sa vie. Mais il m'arrivait d'aller le voir chez lui, bien sûr. Il vivait simplement, mangeait peu – il prenait rarement le repas de midi – aimait se promener...

Ma grand-mère, sa sœur, lui faisait parfois le reproche :

« Manitas, on te voit pas souvent. Tu viens dès qu'on t'appelle, mais pas beaucoup autrement... »

« Tu sais ma petite sœur, répondait-il, j'ai pas le temps... »

Il habitait à la Grande-Motte, elle à Montpellier... Il vivait discrètement, un peu caché...

Mais, comme me le disait un de ses neveux après son décès, quand nous veillions sur son corps (quand on perd quelqu'un qu'on aime, nous les Gitans, on le garde à la maison deux ou trois jours, et la famille se réunit) :

« Regarde : les Gipsy Kings, si tu les vois dans la rue, tu ne sais pas qui c'est. Personne ne les reconnaîtra, sauf leurs fans. Manitas, tout le monde le reconnaissait, à sa prestance... Il portait toujours un costume. Souvent un costume blanc avec une chemise rouge et petit foulard... Il avait des chemises en pure soie signées de son ami Picasso, à la main. Je les ai vues... C'était lui ! »

■ **Voudriez-vous dire quelques mots de la dernière partie de sa vie, sa vieillesse... Elle fut loin d'être heureuse, semble-t-il. En Juillet 2013, à 92 ans, il avait lancé un émouvant et tragique appel à l'aide par l'intermédiaire d'un journaliste de La Dépêche du Midi : « Je suis ruiné et malade, aidez-moi ! »...**

« Il a continué à faire régulièrement des concerts jusqu'à l'âge de 85 ou 86 ans. Il avait 84 ans pour la dernière apparition à la télévision sur France 2, si je me souviens bien...

Ensuite, il a seulement joué quelques fois en public. (NDLR : la dernière fois à l'Olympia en 2012, à 91 ans.)

Et c'est vrai qu'il n'a pas vécu une vieillesse heureuse. Par respect pour sa mémoire, je n'en dirai pas beaucoup.

Je suis allé le voir plusieurs fois. Avant son séjour en maison de retraite, puis son hospitalisation à Montpellier, il vivait dans un petit appartement à la Grande-Motte, avec sa retraite d'artiste...

Mais il n'avait plus grand-chose de tout l'argent qu'il avait gagné et brassé dans sa vie d'artiste. Par rapport à l'artiste célèbre qu'il était, on peut dire qu'il est mort pauvre. Et comme il n'avait plus d'argent à donner, beaucoup de gens ne s'intéressaient plus à lui...

Il s'est retrouvé un peu seul. Ses fils, ses petits-enfants, ses sœurs et ses neveux venaient le voir. Mais les amis n'étaient pas très nombreux... »

■ **Il l'a effectivement dit au journaliste Guillaume Atchouel lors d'un interview pour La Dépêche du Midi le 20 juillet 2013 : « Toute ma vie, j'ai vécu au jour le jour. Je ne pensais pas qu'un jour tout s'arrêterait. Aujourd'hui, je n'ai plus de contrat et la maladie compliquée ma vie. Mes droits d'auteur sont bloqués pour régler des arriérés d'impôt et ma famille n'est pas assez aisée pour m'aider, même si mon fils Fernando fait ce qu'il peut avec le peu qu'il gagne.**

L'argent que j'ai gagné je l'ai dépensé en m'amusant et j'en ai énormément donné autour de moi, à des Gitans comme moi qui étaient pauvres. Je faisais vivre plusieurs familles et il m'arrivait souvent de payer un mariage ou un enterrement à des cousins éloignés ou à des Gitans que je connaissais à peine. Je ne regrette pas. Si j'avais à nouveau de l'argent, j'en donnerais toujours autant. L'argent c'est fait pour ça.

Ce qui est difficile, c'est de voir que quand tout va bien vous avez plein d'amis et que quand vous êtes ruiné, quasiment tout le monde vous abandonne. »

« Oui, il a donné énormément d'argent autour de lui !

Avec plus de 83 disques enregistrés et 93 millions d'albums vendus, il a fait une fortune. Mais il l'a dépensée, pour lui et surtout pour d'autres que lui.

Mais j'ajouterais – moi qui l'ai bien connu, qui ai aussi connu la vie d'artiste, et qui connais aujourd'hui l'Évangile, la foi – que vieillir comme il a vieilli, c'est hélas fréquent : on vieillit mal sans Dieu...

Il disait souvent avec honnêteté qu'il aimait la vie, le flamenco et les femmes... Cela ne suffit pas à rendre heureux dans la vie... Moins encore dans la vieillesse. »

■ **Vous avez été le dernier à lui parler, dans la nuit du 5 novembre, sans savoir qu'il allait partir un peu plus d'une heure après... ?**

« Oui. J'étais donc allé lui rendre plusieurs fois visite avant cela. Je voulais lui parler de la foi, de l'Évangile... du bonheur et de l'espérance que donne le Christ. Ce que j'avais vécu moi-même.

Puis un soir, vers la mi-octobre, Gino son petit-fils m'a appelé au téléphone pour me demander de venir avec lui voir l'oncle Manitas, qui était hospitalisé... Il était tard. Son fils et ses petits-fils étaient là.

J'avais envie de lui parler « cœur à cœur », mais l'occasion ne s'est pas présentée...

Trois semaines plus tard, le mercredi 5 novembre au soir, un autre de ses petits-fils, Paco Baliardo, m'a demandé de venir avec lui voir Manitas. Nous y sommes allés, avec mon beau-frère, le pasteur Luiso Cortès, qui soupait ce soir-là à la maison avec sa femme, ma sœur...

Il était à nouveau tard, car nous avions eu une réunion à l'église. Nous sommes arrivés à l'hôpital vers 22 h 15...

Fernand, le fils de Manitas, et plusieurs de ses petits-fils, étaient là.

« Tu voudrais rester un moment seul avec lui ? » m'a-t-il demandé.

« Oui, si tu me le proposes, je le voudrais bien » lui ai-je répondu.

Il a fait sortir tout le monde : « Notre cousin va rester tout seul avec papa » leur a-t-il dit... J'ai pris la main de Manitas dans la mienne et je lui ai parlé, longtemps...

Le médecin m'avait dit qu'il entendrait et comprendrait

très bien mais que son état de faiblesse ne lui permettrait pas de réagir. Sa respiration était difficile...

Je lui ai parlé à l'oreille, en catalan, et en serrant sa main dans la mienne, à partir de cette parole de l'Évangile :

« Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils (Jésus) afin que quiconque croit en lui ne périsse pas mais qu'il ait la vie éternelle »...

Et je lui ai chanté ; un cantique... Et une larme a coulé sur sa joue. Il avait entendu et compris. J'ai prié pour lui à haute voix. Puis je suis sorti, après une vingtaine de minutes, et j'ai parlé à nos cousins... Et je suis parti vers minuit.

Ma grand-mère m'a appris le lendemain que Manitas de Plata était parti entre une heure et une heure et demie du matin. »

■ **Sa famille proche vous a demandé de présider le moment « religieux » de son inhumation au cimetière de Grammont, à Montpellier. Voudriez-vous en dire quelques mots ?**

« Son petit-fils Gino m'avait déjà, bien avant, demandé de le faire. Je n'avais pas voulu lui dire non, mais c'était plus par amitié que par conviction...

Cependant, ce que j'avais vécu auprès de Manitas au dernier soir de sa vie m'a convaincu que c'était à moi de le faire !

Fernand, le fils de Manitas, et toute la famille ont voulu que je conclue par un moment de recueillement cette cérémonie, parce que j'avais été le dernier à parler à Manitas...

Je leur ai alors dit que je chanterais le cantique que j'avais chanté à Manitas trois jours avant, peu avant qu'il ne parte, et que je parlerais de ses derniers instants...

Ce jour-là, le 8 novembre, il y avait environ 3000 personnes, sous un grand soleil, au cimetière de Grammont. Les journalistes étaient là, la télévision, les maires de Montpellier, de la Grande-Motte, le député, le préfet...

Après tous les hommages officiels, j'ai donc conclu la cérémonie avec les mots simples et vrais de l'Évangile et en chantant le dernier chant que Manitas a entendu dans sa vie... »

■ **Quel souvenir garderez-vous de votre oncle ? Et quelles « leçons de vie » tirez-vous, pour vous-même, de son existence ?**

« Je garderai le souvenir d'un homme qui, malgré sa fortune et son succès, n'était pas matérialiste, attaché à l'argent, ses voitures, ses objets... C'est ce que j'aimais en lui.

Il avait acheté des Rolls-Royce, des Lamborghini countash, des Ferrari, des Mercedes... Il laissait les enfants courir et jouer autour, sans chercher à les éloigner de ces voitures de luxe.

Mais j'ai trop connu le vide que laisse dans la vie le monde du spectacle – je suis né dans la musique, suis devenu musicien à 12 ans, j'ai parcouru l'Europe à 18 ans, j'ai connu les cabarets, les salles de spectacles, les boîtes de nuit – pour aimer cet aspect-là de la vie de Manitas. J'ai aussi vu que tout cela ne l'a pas rendu heureux. Manitas de Plata n'a pas été un homme heureux...

« Vanité et poursuite du vent » écrivait le roi Salomon qui avait tout essayé. « Il n'y a rien à en tirer ». Le roi des Gitans, c'était Manitas de Plata. Il a eu tout ce qu'il voulait... sauf le bonheur véritable.

Et il est mort sans rien, sauf au dernier moment, le pardon de Dieu et la vie éternelle en Jésus-Christ. »

■ **Vous êtes venu à Carhaix, au Centre Missionnaire... Pourquoi ?**

« Je suis venu avec une trentaine de collègues, du peuple gitan, pour participer à un séminaire pastoral, qui a vraiment été une très grande bénédiction ! Nous avons pu entendre et partager la Parole biblique d'une manière qui devient rare aujourd'hui...

Or, j'ai soif du vrai Évangile... Et nous reviendrons ! »

(Entretien recueilli par Samuel Charles)